

## Transmettre l'élan

Jean-Philippe Pleau

Number 823, Winter 2023–2024

La transmission au Québec : entre désir et refus

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/103570ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Centre justice et foi

### ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Pleau, J.-P. (2023). Transmettre l'élan. *Relations*, (823), 28–28.

# TRANSMETTRE L'ÉLAN

---

## Jean-Philippe Pleau

L'auteur, sociologue, a publié *Au temps de la pensée pressée* (Lux Éditeur, 2023) et anime l'émission *Réfléchir à voix haute* à ICI Première - Radio-Canada

---

Si on vous avait demandé, lors de ma naissance, en 1977, de parier sur mes chances de devenir un jour l'animateur d'une émission de radio dans le créneau « réflexion » à Radio-Canada, vous n'auriez probablement pas misé gros. Mon père est analphabète, ma mère est faiblement scolarisée. Lorsque j'étais enfant, ils avaient peur de tout, de la différence jusqu'à la curiosité. Voilà pour le verdict social initial.

Chaque fois que je leur posais une question, mes parents me répondaient qu'ils ne savaient pas. C'était avant Internet, nous n'avions pas d'encyclopédie à la maison, et les seuls livres que contenait notre bibliothèque étaient l'*Almanach du peuple* et quelques bouquins de psycho-pop. Je viens d'un monde où le mode d'existence est de « ne pas savoir ». Pas même que nous étions pauvres.

Cela aurait pu représenter un héritage encombrant, mais il n'en est rien. Jusqu'à l'âge de 16 ans, je rêvais de devenir ferblantier-soudeur comme mon père. J'avais même commencé à l'accompagner les fins de semaine à la *shop* d'enseignes où il était employé, histoire d'apprendre à faire l'entretien de la machinerie. Par la fenêtre de la salle de *break*, je regardais les *trucks* dans le *parking* et je les trouvais beaux. Je m'imaginai les conduire, aller installer les enseignes des restaurants McDonald's et Dunkin' Donuts, les plus impressionnantes selon moi parmi celles que mon père fabriquait.

À 17 ans, j'ai fait la rencontre de deux personnes qui ont changé ma vie : une blonde et un prof. Elle m'a fait découvrir les sciences humaines; il m'a fait découvrir la littérature. Avant ça, je ne savais pas que ces univers existaient. La sociologie m'a donné des clés pour me penser comme pauvre, et la littérature m'a fait rêver de ne plus l'être. Si je n'avais pas peur d'exagérer, je dirais que mes parents m'ont mis au monde naturellement, et que cette blonde et ce prof m'ont mis au monde culturellement.

Ce qui ne représentait pas un héritage encombrant avant l'âge de 16 ans l'est rapidement devenu par la suite. Au cégep, mais encore plus à l'université, j'ai ressenti une forte pression pour faire du rattrapage. J'avais de gros trous dans ma culture générale; chaque fois qu'un ami ou une prof mentionnait un titre de livre ou de film que je ne connaissais pas, je le prenais en note et je m'assurais de le lire ou de le regarder les jours suivants. Avec le recul, ce qui me plaisait n'était pas le fait

d'accumuler de nouvelles connaissances, mais de recevoir de la part de ces ami-es et enseignant-es la transmission d'un élan. J'avais l'impression qu'ils partageaient avec moi des chocs qu'ils avaient ressentis au contact d'une œuvre, et que ces tremblements esthétiques étaient si grands qu'ils ne pouvaient les vivre sans les partager.

Récemment, j'ai lu *Le chemin de l'école* (Leméac, 2009) de l'essayiste Yvon Rivard. La phrase suivante résume parfaitement ce que j'ai ressenti à l'époque : « Ce n'est donc pas seulement l'acquisition et la transmission du savoir qui sont en jeu dans la relation pédagogique, mais autre chose qui ne peut s'échanger qu'entre un professeur et un élève : le désir de découvrir et de partager quelque chose de trop grand qu'aucune connaissance n'épuise et le désir de transformer le monde plutôt que de le subir. »

Aujourd'hui, à 46 ans, après des études en sociologie nourries par la curiosité de l'Autre, j'anime une émission de radio dont le mandat est de me poser de grandes questions avec mes invité-es, sans que nous soyons obligé-es d'y trouver des réponses. Pas de bonnes, en tout cas. Nous tournons autour des sujets, les reluquons, cherchons à saisir ce que nous ne comprenons pas, mais surtout, nous nous demandons si nous comprenons vraiment ce que nous pensons connaître. D'une certaine manière, mon mode d'existence est le même que celui de mes parents — « ne pas savoir » —, mais avec la curiosité comme valeur ajoutée.

Mon père et ma mère saisissent peu de choses des émissions philosophiques que j'anime à la radio. Ils me l'ont souvent dit. Cela s'appelle avoir du courage, je trouve. Chaque fois, cette audace a donné lieu à de beaux moments de tendresse. Nous nous aimons, bien que d'un amour désormais séparé par une distance de classe. Mon père m'a même confié qu'il m'écoute à la radio seulement depuis peu. Non pas pour suivre le fil des conversations, mais pour entendre ma voix, car il s'ennuie de moi. Je le soupçonne d'être à l'écoute de ma respiration, de mes sourires ou de leur absence lors de mes échanges en studio, et d'en déduire ensuite si je vais bien ou pas.

Ressentir, cela est aussi un mode de connaissance. Et lorsque mon père me confie : « J'ai l'impression que les gens s'appelaient beaucoup plus avant. La société a changé, on dirait. Aujourd'hui les gens se textent, mais bon, écrire, pour moi, c'est... Anyway... », je me dis que lui aussi est sociologue.